



**R O S S
T H O M A S**

**LES FAISANS
DES ÎLES**

RIVAGES/NOIR

Cinq personnages plus ou moins filous doivent transporter cinq millions de dollars destinés à un guerillero aux Philippines, afin de fomenter un coup d'Etat. Mais est-il bien raisonnable de confier autant d'argent à de tels individus ? Bientôt, tout le monde trompe tout le monde dans un jouissif jeu de dupes. On retrouve pour notre plus grand plaisir le Chinois Arthur Case Wu, dit Artie, et son garde du corps Quincy Durant dans une aventure totalement désopilante.

À mi-chemin entre le thriller d'espionnage et le roman de gangsters façon *Ocean's Eleven*.

« Ce roman est un véritable feu d'artifice. »
Bruno Corty, *Le Figaro*

Du même auteur
chez le même éditeur

Crépuscule chez Mac
La Quatrième Durango
Traîtrise !
Voodoo, Ltd

Ross Thomas

Les Faisans des îles

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Patrick Manchette

*Collection fondée par
François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

Titre original : *Out on the Rim*

(Cette édition est publiée en accord
avec Warner books, Inc., New York)

Couverture : Getty Images

© Ross E. Thomas, Inc., 1987

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 1991
pour la traduction française

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 1992
pour l'édition de poche

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-4040-8

Les trois survivants de l'embuscade sur la plage de sable noir étaient le sous-lieutenant d'infanterie de dix-neuf ans, le guérillero d'un mètre soixante, et le volumineux infirmier militaire, quelque peu cinglé, qui pendant la semaine suivante avait perdu plus de sept kilos à force de suer, de jeûner et de délirer.

Pourtant ce fut Hovey Profette, l'infirmier de l'Arkansas, qui repéra le premier les deux fusiliers impériaux dans la vallée en contrebas, comme ils émergeaient lentement d'un bouquet de cocotiers négligés. L'infirmier eut un chuchotement rauque et pressant :

– Flingue ces petits enculés !

Booth Stallings, sous-lieutenant d'infanterie et chef putatif de la patrouille de reconnaissance depuis l'embuscade, s'aplatit entre les deux rochers noirs recuits par le soleil. Après avoir écarté ce qui semblait être six douzaines de mouches, les yeux étrécis dans la brume de l'après-midi, il observa les deux silhouettes en uniforme moutarde. Les fusiliers impériaux s'étaient tous deux immobilisés et examinaient vivement les alentours, l'air inquiet comme des hommes de pointe qui soupçonnent qu'on va leur tirer dessus.

– Je dirai que le second de ces petits enculés fait au moins un mètre quatre-vingt-dix, peut-être même quatre-vingt-quinze, dit Stallings.

– Fusiliers marins impériaux, chuchota le guérillero. Ils ont une taille minimum obligatoire.

Pour la quatrième fois ce jour-là, la terrible rage de l’infirmier explosa sans avertissement. Elle afflua comme une vague brillante dans son énorme cou, ses oreilles bizarrement petites devinrent couleur de rouge à lèvres et son visage se crispa en un nœud de colère rose et gras – un nœud qu’on ne pourrait peut-être jamais défaire, pensa Booth Stallings.

– Tu vas même pas essayer de les descendre, hein, lieutenant Lachiasse ? dit l’infirmier dans un murmure suffisamment chargé de menace pour devenir meurtrier.

Booth Stallings fit non de la tête en continuant d’observer les deux fusiliers impériaux qui à présent progressaient lentement à travers la clairière jadis plantée de maïs.

– Ce sont des éclaireurs, Hovey, dit-il en s’efforçant de répondre d’un ton raisonnable. Ils ont au moins une section derrière eux. Peut-être un peloton. Peut-être même une compagnie.

– Probablement une compagnie, dit le guérillero avec cet accent du Kansas, plat et presque détimbré, acquis auprès d’une dame célibataire thomasienne qui avait pris pied sur ces rivages en 1901 et passé les quarante années suivantes à apprendre à des petits garçons à la peau brune à parler et écrire l’anglais d’Amérique comme on le parlait et l’écrivait là-bas à Emporia.

Hovey Profette, toujours cramoisi et bouillant de fureur, négligea le guérillero et tendit la main droite vers le fusil de Stallings, seule arme à feu de la communauté.

– Donne-moi le flingue, réclama-t-il. Je vais descendre ces enculés.

De nouveau Stallings fit non de la tête, tâchant d'exprimer un regret qu'il n'éprouvait pas :

– Il n'y a pas de mire, Hovey. Le maquisard mort à qui je l'ai pris a dû arracher le cran de mire et le jeter. Les maquisards croient qu'une mire est un pur emmerdement ; pas vrai, Al ?

Alejandro Espiritu, le guérillero d'un mètre soixante, sourit poliment :

– Dans mon pays, c'est une vieille et très vivace tradition militaire.

– Tu sais ce que t'es, Stallings, mon lieutenant ? fit l'infirmier d'une voix presque trop forte, le visage bien trop rouge. Tu n'es que... qu'un énorme tas de chiasse, voilà.

Hovey Profette plongea sur le Garand, l'arracha facilement à Stallings, se cala la crosse contre l'épaule droite, et il visait le long du canon sans mire quand la lame du bolo du guérillero trancha presque la moitié de son très gros cou.

L'infirmier fit un bruit, mi-soupir mi-aspiration, et s'effondra sur le fusil muet. Suivit un gargouillis qui parut à Stallings durer une éternité mais qui prit fin en quelques secondes. Quand ce fut terminé, Hovey Profette, infirmier d'infanterie et objecteur de conscience raté, gisait mort sur la butte de roches volcaniques tropicales, dotée d'un côté de fusiliers marins impériaux, et de l'autre d'une jolie vue sur la mer des Camotes.

Stallings arracha le Garand sans mire de sous le cadavre. Sans se soucier d'essuyer le sang, il ôta la sûreté et braqua le fusil sur le guérillero accroupi qui ne réagit pas et continua d'enlever le sang de Profette du bolo avec une poignée d'herbe à singe.

– Merde, pourquoi ne l’as-tu pas juste un peu piqué ? demanda violemment Stallings.

Le guérillero Espiritu examina soigneusement le bolo de soixante centimètres avant de le rengainer dans son étui de bois artisanal.

– Il aurait pu crier, dit-il enfin, et il indiqua du menton la vallée où une longue file de fusiliers impériaux progressait à présent vivement à travers la clairière. Au moins une compagnie, ajouta-t-il. Juste comme on pensait tous les deux.

Booth Stallings porta son regard sur les fusiliers impériaux japonais qui se hâtaient, puis sur l’infirmier américain mort, puis de nouveau sur le guérillero philippin. Il lui vint à l’esprit que c’était le deuxième Philippin qu’il en était venu à bien connaître, le premier ayant été Edmundo quelque chose, de San Diego, qui apparaissait chaque printemps comme un rouge-gorge près de l’école puis du lycée de Stallings, envoyé par les gens du Yo-yo Duncan pour faire la démonstration de leur produit. Edmundo pouvait faire faire n’importe quoi à un yo-yo, et durant trois printemps de son enfance, Booth Stallings avait pris un nombre limité de leçons particulières au prix exorbitant de cinquante *cents* l’heure, jusqu’à ce qu’atteignant treize ans, il eût découvert la masturbation, les Lucky Strike et les filles, à peu près dans cet ordre.

– Et qu’est-ce qu’on va raconter au major, bon Dieu ? demanda Stallings.

Le guérillero de vingt-deux ans parut peser la question avec soin.

– Nous – toi et moi – dirons au major Crouch que notre camarade mort est tombé bravement en défendant l’arrière-garde. (Il fit une pause pour contempler pensivement le corps de Profette.) Les cochons sauvages l’auront mangé d’ici demain matin.

Pendant une douzaine de secondes, Booth Stallings regarda fixement le guérillero toujours accroupi avec une expression figée qui ne marquait pas d'accord. Car durant ces douze secondes, Stallings avait trébuché sur ce qui était pour lui un credo neuf et réconfortant, une espèce de vision miraculeuse, avec ablation bien nette des impératifs moraux et qui le laissait non seulement réconforté, mais aussi plus sagace et plus âgé. Beaucoup plus âgé. Au moins vingt-six ans.

Conservant son expression figée et oublieux de la sueur qui dégoulinait dessus, Stallings parla avec sa nouvelle voix froide et adulte :

– Tu as tout un tas d'élastiques dans la tête, hein, Al ? Je veux dire, tu peux les étirer et embobiner dedans à peu près tout ce que tu veux.

– Je crois, dit Alejandro Espiritu qui faillit sourire, se ravisa et reprit : je crois que nous devrions proposer pour ce pauvre Profette une décoration, l'étoile de bronze, ou d'argent peut-être ?

Booth Stallings contempla le corps de l'infirmier (et quaker déchu).

– Qu'est-ce que ça fout ? Proposons-le pour la DSC.

À 3 heures de l'après-midi ils convoquèrent Booth Stallings, l'expert en terrorisme, dans la bibliothèque de l'immeuble de sept étages de la fondation, juste à l'est de Dupont Circle, sur Massachusetts Avenue, et ils le sacquèrent autour d'un verre de Xérès espagnol très convenable. C'était les ides de mars, qui tombaient un samedi en 1986, et exactement deux mois après le soixantième anniversaire de Booth Stallings.

Le renvoi fut exécuté, sans aucune répugnance visible, par Douglas House, trente-cinq ans, directeur exécutif de la fondation. House fit ça poliment, bien sûr, sans nulle trace d'acrimonie, et avec à peu près l'expression d'autant de regret qu'il aurait pu mettre s'il avait appelé la messagerie du *Washington Post* afin d'interrompre la distribution du journal à son domicile pour cause d'absence.

C'est le président de la fondation, Frank Tomguy, cinquante et un ans, qui se chargea des éloges et consolations de pure forme, arborant un air d'excuse et même de déférence et l'un de ses complets trois-pièces à onze cents dollars. Tomguy épilogua encore et encore sur de sévères restrictions budgétaires, puis aborda la qualité du travail de Booth Stallings, qui avait été brillante, il le jurait. Sans conteste. Absolument, totalement brillante.

Tomguy ayant fini ce message, Douglas House parla argent. Il y aurait trois mois d'indemnités salariales à dater de la notification, et la fondation continuerait pendant six mois de payer les cotisations d'assurance maladie de Stallings. Il ne fut pas question de retraite car l'expert en terrorisme ne travaillait pour la fondation que depuis dix-huit mois, bien que ce fût trois mois de plus que n'avait duré aucun de ses autres emplois.

Tandis que la parlote formaliste continuait, Stallings s'en désintéressa et laissa errer son regard sur la bibliothèque lambrissée de noyer, vraisemblablement pour la dernière fois. Il finit par remarquer le silence qui se prolongeait. À présent qu'ils t'ont si joliment emballé et si élégamment complimenté, tu es censé dire quelque chose de convenable. Aussi dit-il la seule chose qui lui vint à l'esprit :

– J'ai vécu ici, vous savez ?

Ce n'était pas ce que Douglas House attendait et il changea de position malaisément dans son fauteuil de cuir à oreillettes, comme s'il craignait que Stallings se lançât dans des adieux sentimentaux, voire bêlants. Mais Tomguy, le président, parut comprendre mieux. Il sourit et posa la question évidente :

– C'est-à-dire quoi, « ici », Booth ?

– Ici même, dit Stallings avec un petit geste circulaire. Avant que la fondation construise cet immeuble – en combien ? soixante-douze ? –, il y avait une grande demeure ancienne de quatre étages en grès rouge qu'on avait divisée en appartements pendant la guerre. (Il jeta un coup d'œil à Douglas House.) La Seconde Guerre mondiale. (House hocha la tête.) J'ai loué le logement numéro un du troisième étage en février soixante et un, poursuivit Stallings. En partie parce que ça me permettait d'aller à pied à mon travail et en partie à cause de

l'adresse – 1776, Massachusetts Avenue. (Ses lèvres s'étirèrent en ce qui pouvait être un petit sourire, ou non.) Une adresse de patriote.

Tomguy s'éclaircit la gorge.

– C'est à la Maison Blanche que vous alliez à pied à ce moment-là, n'est-ce pas, Booth ? Et vous reveniez d'Afrique ou quelque chose comme ça ?

– Je venais de rentrer de Stanleyville et j'allais à pied à l'ancien Bureau exécutif, qui ne faisait pas partie de la Maison Blanche, et n'en fait toujours pas partie¹.

– Une période excitante, fit Douglas House dans la seule intention apparente de dire quelque chose.

Stallings toisa brièvement House, sans lui en vouloir d'avoir eu dix ans en 1961.

– C'est de l'histoire ancienne, dit-il, et il revint à Tomguy. Que devient mon rapport sur l'Angola ?

Tomguy avait un visage rose, carré et trop honnête et des cheveux blonds grisonnants et clairsemés dont, avec raison, il ne cherchait pas à dissimuler la rareté. Derrière ses verres à double foyer sans monture, son regard humide et brun, légèrement exophthalmique, considérait la perfidie de ce monde comme s'il en était sans cesse stupéfait. Tout de même c'était une figure faite pour inspirer confiance, allons donc, avec son menton en marche d'escalier, sa bouche en tirelire (mais charnue) et un agressif nez romain qui était au total rassurant. Un parfait visage de banquier, songea Stallings, si seulement il pouvait bien feindre, ce qu'il paraissait incapable de faire.

1. Pour le lecteur américain, ce dialogue implique clairement que Booth Stallings était alors conseiller de la présidence pendant le mandat de John F. Kennedy. (*N.d.T.*)

La question du rapport sur l'Angola fit se tourner Tomguy vers le directeur exécutif, à la recherche d'un soutien. Avec un léger sourire qui pouvait signifier n'importe quoi, Douglas House contempla posément Stallings qui se prépara aux inévitables faux-fuyants.

– Nous l'avons fait lire à des gens de là-haut, fit House toujours souriant, ses yeux gris pleins d'indifférence.

– Ah bon ? (Stallings lui rendit son sourire.) Quels gens ? Les gars de Georgetown ? Les types d'ici ? Peut-être quelques gamins de Langley ? Est-ce que tout le monde a adoré ?

– Tout le monde a trouvé qu'on pourrait le restructurer un peu.

– C'est-à-dire qu'ils veulent bien que je qualifie Savimbi de brillant, pourvu que je ne le traite pas de brillant truand ex-maoïste. Ce qu'il est, et ils le savent foutre bien.

Tomguy, le conciliateur cauteux, émit des sons apaisants :

– La publication est toujours prévue pour cet été, Booth. Ce sera notre texte majeur.

– Mais restructuré.

– Avec des coupes, dit House.

– Alors enlevez ma signature. (Stallings haussa les épaules et se leva. De nouveau il jeta un dernier regard à l'élégante bibliothèque.) Merci pour le verre.

Tomguy se dressa vivement, tendant la main droite. Stallings la serra sans hésiter.

– Désolé que ça n'ait pas pu tourner autrement, Booth.

– Vous êtes désolé ? dit Stallings. Pas moi.

Il adressa un signe de tête à Douglas House toujours assis, se détourna et gagna la porte, sa haute silhouette dégingandée marchant d'un petit galop glissé. Il avait un chaume de cheveux gris courts et en

désordre qui lui enserrait le crâne comme une vieille casquette. Au-dessous, il offrait au monde un visage si raviné et tanné que beaucoup de gens s'y reprenaient à deux fois pour le regarder, ne sachant s'il était affreux ou beau et, découvrant qu'il n'était ni l'un ni l'autre, le jugeaient spécial.

Après le départ de Booth Stallings, Tomguy regarda en silence House se lever, gagner le téléphone et taper de mémoire un numéro de la ville. On décrocha dès la première sonnerie.

– C'est fait, dit House au téléphone. Il vient de partir. (House écouta une question ou un commentaire.) Bien, fit-il et il raccrocha et se tourna vers Tomguy : ils sont tous, je cite, extrêmement reconnaissants, déclara-t-il.

Tomguy hocha la tête, le visage rogue.

– Bordel de merde, dit-il, ils ont intérêt !

* * *

Booth Stallings, assis sur son banc favori à l'extrémité nord de Dupont Circle, sirota un gorgeon de Smirnoff de quatre-vingts degrés issu d'un flacon dissimulé dans le traditionnel sac en papier brun. À un banc de distance, une jolie jeune maman lui jeta à nouveau un regard anxieux et se hâta de fourrer ses jumeaux de dix-huit mois dans leur poussette spéciale ultra-sophistiquée où ils allaient se trouver face à face pour rentrer à la maison.

Stallings tenta un sourire rassurant qui fut un échec manifeste car la mère lui lança derechef un regard noir, empoigna la poussette et se hâta de s'éloigner. Le jumeau assis dans le sens de la marche se mit à hurler. L'autre babilla joyeusement et agita la main à l'adresse de Stallings qui lui porta un toast avec sa flasque de vodka. Il prit un nouveau gorgeon et fourra

le flacon dans une poche de la veste de daim vieille de huit ans qu'il avait eue pour pas cher à Istanbul.

C'est alors que Stallings remarqua l'heure et le temps qu'il faisait. C'était devenu frisquet et c'était presque le crépuscule, d'où la question de savoir quoi faire du samedi soir qui s'étirait devant lui comme une tranche d'infini.

Le choix était limité. Stallings pouvait passer la soirée seul avec un livre ou une bouteille dans son appartement sous-loué de Connecticut Avenue, en face du zoo, ou bien il pouvait surgir sans invitation, sans prévenir, et éventuellement sans être accueilli avec plaisir, soit chez sa fille de Georgetown, soit chez son autre fille qui habitait à Cleveland Park.

À Georgetown le dîner serait sans doute plus élaboré mais les convives (au moins six invités un samedi soir) passeraient la soirée à faire des pronostics sur la course à la présidence de 1988, tirant leurs augures et présages des mêmes entrailles imprimées que chacun d'eux aurait examinées pendant la semaine dans le *Post* et le *Times* et autres lectures qu'ils avaient.

Booth Stallings, enfant de la Grande Dépression, ne s'était jamais vraiment beaucoup soucié de l'identité du président depuis la mort de Roosevelt. Il n'avait voté qu'une fois et cela remontait à 1948, donnant alors allègrement sa voix, à vingt-deux ans, à Henry Agard Wallace¹. Chaque fois qu'il y repensait à présent, c'est-à-dire bien rarement, il se félicitait de cet emballement juvénile.

Stallings prit un ultime trait de sa vodka, se leva du banc et partit à la recherche d'un téléphone public, ayant décidé d'appeler sa fille de Cleveland Park.

1. Candidat « progressiste », taxé de communisme par ses adversaires (*N.d.T.*)

Il trouva un rang de téléphones près du Peoples Drug-store, sur la courbe sud-ouest de Dupont Circle. Utilisant l'unique appareil qui ne fût pas démolì, il appela Lydia, trente-trois ans, qui avait épousé Howard Mott peu avant que celui-ci ne quitte le ministère de la Justice, en 1980, pour se spécialiser dans la défense d'opulents criminels en col blanc. Mott aimait à qualifier sa pratique d'activité en pleine croissance. Après deux années de lent démarrage, Mott s'était mis à devenir lui-même opulent.

– Qu'y a-t-il pour dîner ? demanda Stallings quand sa fille de Cleveland Park décrocha.

Lydia Mott eut un hoquet de surprise.

– Oh mon Dieu, tout le monde est au courant !

– De quoi ?

– On t'a viré. T'es déjà ivre ?

– Pas encore, et « tout le monde » veut dire Joanna, hein ?

Joanna était la fille de Stallings, celle de Georgetown, trente-cinq ans. Elle avait épousé l'héritier d'une chaîne de stations-service que sa fortune et ses appuis politiques avaient doté d'un poste dans les sphères supérieures du Département d'État. Stallings, intérieurement, surnommait parfois son gendre Neal l'Ignorantin.

– Elle a téléphoné trois fois, dit Lydia Mott.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle a arrangé un projet de dîner pour toi. Il s'agit d'un boulot et le type voudrait dîner avec toi vers sept heures et demie dans la salle Montpelier du Madison et, doux Jésus ! ça va lui coûter chaud, non ?

– Lydia, fit Stallings avec patience, il s'agit de qui ?

– Ah oui. Question pertinente. Eh bien, c'est un certain Harry Crites.

- Le poète.
- Poète ?
- On le publie.
- Ouais, mais qu'est-ce qu'il *fait* ?

Stallings hésita.

- Je ne suis pas très sûr. Plus très sûr.

– Ah bon. Ce genre. Eh bien, tu veux que j'appelle Joanna pour qu'elle lui dise quand il rappelle que tu le retrouves là-bas à sept heures et demie ?

Stallings hésita de nouveau, jugeant le profit d'un samedi soir passé en compagnie de Harry Crites. La réflexion se poursuivit jusqu'à ce que sa fille impatientée lui dise :

- Eh bien ?

– Pardon, dit Stallings. Je tentais seulement une analyse syntaxique de ta dernière phrase. Mais d'accord. Appelle Joanna et dis-lui oui.

– Écoute papa, fit sa fille après un bref silence. Si tu ne veux pas manger avec le poète, pourquoi ne pas venir chez nous ? Il y a du ragoût d'agneau et Howie racontera des histoires vécues obscènes.

– Quel asile et quel réconfort tu m'offres ! en attendant la maladie d'Alzheimer.

– Ça veut dire non merci, hein ? Bon. Pourquoi ils t'ont viré ?

Stallings entreprit de hausser les épaules et renonça en se rendant compte qu'elle ne pouvait le voir.

- Restrictions budgétaires, selon eux.
- *Budgétaires* ? Avec tous leurs millions ?
- Je t'appellerai, dit Stallings.
- Demain.
- Bon. Demain.

Booth Stallings raccrocha le téléphone public, traversa jusqu'aux vitrines éclairées du drugstore et utilisa le reflet pour examiner ce qu'il portait : la vieille veste de daim d'Istanbul ; la cravate noire et marron

trop large qu'il se rappelait avoir achetée à Bologne ; une chemise brun clair de chez Marks & Spencer de Londres qu'il considérait comme sa « mille kilomètres » depuis qu'il avait entendu un VRP chevronné désigner ainsi une chemise analogue ; et le pantalon de flanelle grise qu'il ne se rappelait plus avoir acheté, mais dont les grands plis creux suggéraient qu'il n'avait pas été acquis aux États-Unis. Quant aux chaussures, Stallings savait sans les regarder qu'il portait ce qu'il portait toujours : des mocassins marron bon marché à talon plat qu'il achetait par demi-douzaines, éliminant chaque paire quand elle était usée.

Tout de même, c'était un attirail qui lui permettrait d'entrer au Madison. Et c'était certes adéquat pour dîner avec Harry Crites qui, la première fois que Stallings l'avait rencontré, voici vingt-cinq ans, portait un complet bleu usé, aux coudes luisants et au fond de pantalon étincelant. Trente minutes plus tard, Crites lui avait emprunté trente-cinq dollars pour régler une mensualité d'accession à la propriété qui avait quatre semaines de retard.

En se retournant pour chercher un taxi en maraude, Stallings tâcha de se rappeler si Harry Crites lui avait jamais rendu les trente-cinq dollars, et estima finalement que non.

Booth Stallings, assis dans le hall du Madison Hotel près de deux Saoudiens à l'air maussade, attendait Harry Crites qui avait déjà dix-neuf minutes de retard. Mais Crites avait toujours été en retard, même au début des années soixante quand il surgissait dans une réunion un quart d'heure après le début, avec un grand sourire joyeux, un inévitable cigare King Edward, et étreignant une chemise de documents irrémédiablement mélangés. Sur ce, il désarmait tout le monde, même les maniaques de la ponctualité, en lançant contre lui-même une blague tordue qui les faisait tous pouffer.

Après la mort de Kennedy, en 1963, Harry Crites avait démissionné de ce qu'il continua toujours d'appeler, avec une certaine inexactitude, « ma tâche à la Maison Blanche » et était passé à la Défense, où il ne se plut pas du tout, et de là au Département d'État où il se trouva un strapontin dans le suspect Programme de sécurité publique de l'Agence pour le développement international. Cette AID envoya Crites en mission dans sept ou huit pays en voie de développement d'où revinrent des rumeurs à propos de certains accords financiers qu'il avait passés avec divers souverains, présidents à vie et Premiers ministres. Mais Stallings ne s'en était jamais beaucoup soucié.

D'ailleurs, c'est vers cette époque – en 1965 – que Stallings, sa femme et leurs deux petites filles, confortablement installés sur la bourse de vingt mille dollars fournie par une fondation, avaient quitté Washington pour Rome où Booth devait continuer son étude du terrorisme.

Les sept ou huit années suivantes, Booth Stallings ne repassa par Washington et parfois New York que lorsqu'il était obligé de soutirer des fonds supplémentaires à des fondations généralement peu compréhensives. Et de temps en temps il tombait sur Harry Crites à tel ou tel inévitable cocktail ou soirée d'ambassadeurs.

Le temps passant, le complet bleu élimé de Harry Crites, le cigare King Edward et la vieille Ford Fairlane aux ailes mangées de rouille n'étaient plus que de lointains souvenirs. Les costumes venaient de chez J. Press, les cigares sentaient le havane et la voiture était une conduite intérieure Mercedes beige, pas le modèle le plus cher, mais pas non plus le diesel.

Lors de ces rencontres épisodiques, Harry Crites et Booth Stallings ne se disaient jamais guère plus que bonjour et comment ça va, quoique Crites ne donnât ni n'attendît jamais de réponse ou presque, car il y avait toujours d'autres personnes à qui il voulait parler beaucoup plus qu'à Stallings, et en général il était déjà en train de leur faire signe et de leur sourire.

Une fois cependant il n'y avait personne – du moins personne d'intéressant – et Harry Crites lui avait dit qu'il avait quitté le ministère et faisait maintenant du travail de liaison, ce qui signifiait qu'il proposait des influences, comme on disait encore, ce que plus tard on appela plus pudiquement des entrées. Stallings s'était parfois demandé à la solde de qui pouvait être Crites, et ses conclusions l'avaient déprimé comme rarement.

Harry Crites avait vingt-deux minutes de retard quand la force de frappe entra dans le Madison et balaya le hall de son regard standard, rapide, pas vraiment distrait, passant fugitivement sur Booth Stallings, s'attardant un instant sur les deux Saoudiens, comptant le personnel et repérant les issues. Après quoi la force de frappe tira légèrement sur le lobe de son oreille, comme pour vérifier la présence de son petit anneau d'or.

Booth Stallings décida aussitôt que c'était une des trois femmes les plus frappantes qu'il eût jamais vues. À cause de son immense aplomb il lui donna environ trente-deux ou trente-trois ans. Mais il savait qu'il pouvait se tromper de cinq ans dans un sens ou dans l'autre à cause de sa façon de se mouvoir comme une jeune athlète qui a encore huit bonnes années de carrière devant soi.

Elle faisait au moins un mètre quatre-vingts et n'était pas tout à fait aussi svelte que sa haute taille la faisait paraître. Elle n'avait pas de sac et portait un pantalon de sport en gabardine crème et une veste noire taillée dans quelque matière charbonneuse, assez courte pour lui donner l'air encore plus grande, mais assez vaste pour dissimuler l'automatique qu'elle portait, Stallings en était certain.

Elle avait une épaisse chevelure d'un brun rougeoyant où le roux étincelait. La coupe simple et courte paraissait parfaite, et donnait aussi l'impression que, pour paraître ainsi, la jeune dame n'avait rien d'autre à faire que se peigner avec les doigts. Stallings soupçonnait que rien de parfait n'est aussi facile. La chevelure brun-roux encadrait un visage à peu près ovale dont les traits semblaient avoir été

placés exactement où il fallait – sauf le front, qui était un peu haut. Les yeux étaient verts, sans que Stallings pût décider s'ils étaient vert d'eau ou vert émeraude. Mais comme elle avait l'air coûteux, il conclut finalement à un vert dollar.

Quelques secondes après qu'elle se fut pincé le lobe de l'oreille gauche, Harry Crites fit son entrée, arborant un cigare à neuf dollars et un pardessus en poil de chameau à mille. Il portait le pardessus flottant sur les épaules, tout à fait comme un riche poète, si ça existe, ce dont Stallings doutait.

La femme hocha la tête à l'adresse de Crites. Ce fut un hochement neutre qui pouvait vouloir dire bonsoir ou pas de danger. Crites s'arrêta. La femme lui ôta le pardessus des épaules sans la moindre servilité. Stallings se demanda combien coûtaient ses services et ce qu'ils incluaient. Le pardessus sur le bras gauche, la femme se détourna et sortit de l'hôtel par la porte donnant sur la 15^e Rue.

Quand Harry Crites aperçut son invité il étrécit ses yeux bleus qui scintillèrent, supposa Stallings, derrière des verres de contact. La large bouche de plaisantin, plus pâle d'un ton ou deux qu'une bande de caoutchouc rouge, s'étira en un sourire ravi, découvrant quelques dents remarquablement blanches que Stallings savait recouvertes de jaquettes. S'étant rappelé que Crites, quand il lui avait emprunté en 1961 ces trente-cinq dollars toujours pas remboursés, avait vingt-sept ans, Stallings fixa son âge actuel à cinquante-deux ans.

Se levant lentement, Booth Stallings tendit la main droite. Crites la saisit entre les deux siennes et pompa tout en parlant à travers son énorme cigare et autour.

– Nom d'un chien, Booth, ça fait trop de bon Dieu d'années.

– Quatorze, dit Stallings qui possédait ce genre de mémoire. Le 17 juin 1972.

Crites ôta son cigare de sa bouche, feuilleta son propre almanach mental et fit aller ses yeux de côté et d'autre, singeant la panique :

– Le casse du Watergate. Seigneur ! je ne t'y ai pas vu.

Stallings ne put réprimer un petit sourire.

– Le vingt-et-unième anniversaire de ma fille Joanna. C'est celle à qui tu as parlé aujourd'hui – celle qui a épousé le secrétaire ignorantin du Département d'État.

– Neal Hinline, dit Crites en hochant gravement la tête. Un grand cerveau du quatorzième siècle. Fiable. (Il fronça les sourcils.) Mais je ne me rappelle pas l'anniversaire de Joanna.

– Parce que tu n'y étais pas. Tu entrais dans ce truc chichiteux qui a fermé et a failli devenir un McDonald's. Le, euh...

– Sans Souci.

– C'est ça. Et j'allais avec Joanna à son déjeuner d'anniversaire au Mayflower et tu m'as regardé sans me voir.

Crites effleura son œil droit avec son doigt.

– C'était avant que je trouve le remède miracle pour vaniteux. Verres de contact. Maintenant si tu as fini de me traîner dans la merde, dinons.

– Ton amie va se joindre à nous ?

Crites jeta un coup d'œil par-dessus son épaule dans la direction où la grande femme était partie, puis regarda Stallings avec un faible sourire.

– Ce n'est pas exactement une amie.

– Alors mangeons, dit Booth Stallings.

Harry Crites eut droit à une excellente place, sur la banquette du coin nord-est de la salle Montpelier presque vide. Lui et Stallings burent d'abord un verre,

Perrier et bitter pour Crites, vodka avec glaçons pour Stallings. Ils commandèrent tous les deux une salade et le veau, et une double portion de haricots verts premiers extra qui, le serveur en jurait, avaient été cueillis le matin même dans le comté de Loudoun (Virginie), bien que Stallings soupçonnât que c'était la veille près d'Oxnard (Californie). Ensuite, Harry Crites commanda le vin, ce qui exigea un grave colloque de cinq minutes avec le sommelier.

Après avoir commandé le vin, Harry Crites prit ses aises, sirota son verre, et examina Stallings comme si c'était encore une chose qu'il serait formidablement avantageux d'acheter bien que la provenance en fût douteuse.

Stallings le toisa en retour, modérément déçu que Crites eût si bien vieilli. Il avait juste un peu de graisse au niveau de la taille, encore que le veston bien coupé aidât très bien à la dissimuler. Le menton du visage rond n'était pas encore double. Excellente couleur aussi, guère de couperose, et l'expression bien maîtrisée continuait de marquer tantôt la gaieté, tantôt une gaieté accrue.

Quelques rides de plus, bien sûr, mais apparemment aucune qui provienne du souci. Les cheveux demeuraient châtain clair, un ou deux tons au-dessous de la vraie blondeur, et il en restait tout à fait assez. Seule manquait la jeunesse. Elle s'était enfuie – avec ses deux copines jumelles, la spontanéité et la légèreté désinvolte. Restait un homme dans la force de l'âge, prudent sinon tout à fait précautionneux, manifestement prospère, et qui projetait toujours de devenir riche.

– Alors ils t'ont lourdé, dit Harry Crites sans y mettre de point d'interrogation.

– Ah bon ?

- On est à Washington, Booth, fit Crites en haussant les épaules. Où penses-tu atterrir ?
- Aucune idée.
- Ça t'intéresse, un coup ponctuel ?
- Pourquoi moi ?
- Tu es l'unique source possible.
- C'est-à-dire que je peux prendre très cher.
- Très-très.
- Bon, dit Stallings. D'abord je mange ; ensuite j'écoute.

Après le veau, qui se révéla spécialement bon, Stallings et Crites commandèrent une grande cafetière, laissant tomber le dessert et refusant un cognac recommandé par le serveur. Après deux gorgées de café, Booth Stallings reposa sa tasse et sourit à Crites.

- Est-ce pas bizarre, quand même ?
- Quoi donc ?
- Je suis viré à trois heures et à huit heures et quart je suis assis au Madison, à manger du veau à vingt-six dollars et à t'écouter m'offrir un coup ponctuel en tant que source unique. La manip vient de qui ? De la fondation ?

Crites poursuivit l'allumage de son cigare d'après-dîner, prenant son temps, jouissant manifestement du rituel. Après plusieurs bouffées il considéra le cigare avec tendresse. Quand il parla, ce fut davantage à son cigare qu'à Stallings :

- Si je disais que ça vient de moi, tu penserais que je me vante. Si je disais que ça ne vient pas de moi, tu penserais que je mens. Alors je vais te laisser penser ce que tu veux.
- Alors j'écoute, dit Stallings. L'offre.
- Les Philippines.
- Tiens donc.
- Tu as été là-bas.
- Pas récemment.

- Il y a longtemps, dit Crites. Pendant la guerre.
- Oui. Il y a longtemps.
- Nous, c'est-à-dire certaines personnes à qui je suis lié...
- Qui ça ? coupa Stallings.
- Laisse-moi parler, Booth, tu veux ? Quand je baratine j'aime garder le rythme. (Stallings haussa les épaules.) Eh bien, reprit Crites, ces personnes voudraient que tu y retournes.
- Pour faire quoi ?
- Rencontrer un homme.
- Qui ?
- Un type qui a lu ton espèce de bouquin, celui qui a été si applaudi.
- Je n'ai écrit qu'un seul livre, Harry.
- Ouais. *Anatomie de la terreur*. Je l'ai lu. En partie, en tout cas. Mais notre type l'a lu en entier et est très, très impressionné. On pourrait dire que c'est un fan.
- Et que ferais-je, si je le rencontrais ?
- Tu le convaincras de redescendre du maquis.
- Comment ?
- Nous irons jusqu'à cinq millions de dollars américains mis en banque à Hong-Kong.
- Il s'appelle comment ? Aguinaldo ?
- Qui est Aguinaldo ?
- Un type qui a quitté le maquis pour un tas d'argent il y a longtemps et qui est allé à Hong-Kong.
- Jamais entendu parler de lui, dit Crites. Qu'est-il arrivé ?
- On l'a doublé.
- Et puis ?
- Il est retourné aux Philippines et s'est changé soit en terroriste imbécile, soit en héros révolutionnaire, les opinions divergent.
- Ça se passait quand, tout ça ?

Stallings fronça les sourcils, le regard lointain, comme s'il essayait de se rappeler exactement.

– Il y a environ quatre-vingt dix ans. Dans ces eaux-là.

– Ne va pas chercher des comparaisons historiques, dit Crites.

– Pourquoi ? C'est utile.

– Pas cette fois. Notre gars est prêt à traiter, mais nous avons besoin d'une meilleure approche ; d'un garant. Toi.

– Moi.

– Il te connaît.

– Par mon livre, tu veux dire ? fit Stallings, essayant de ne pas anticiper la réponse de Crites.

– Pas seulement par ton livre. Personnellement.

– Il a un nom ?

– Alejandro Espiritu. Tu le connais vraiment, non ?

– On s'est rencontrés, dit Booth Stallings.

Dans la demi-heure qui suivit, Stallings et Crites burent trois tasses de café et discutèrent de la révolution de février aux Philippines, récente et pas tout à fait pacifique. Ils évoquèrent l'exil de Ferdinand Marcos à Hawaï ; les chaussures d'Imelda ; l'état d'effondrement de l'économie philippine ; les désastreux cours du sucre sur le marché mondial ; l'avenir de Mme Aquino comme présidente (précaire, estimaient-ils tous deux) ; et la somme (était-ce quatre milliards de dollars, ou bien huit ?) que Marcos s'était débrouillé pour emporter dans ses poches. Ayant constaté qu'ils n'en savaient guère plus, l'un et l'autre, que ce qu'ils avaient lu, ou vu à la télévision, ils revinrent à Alejandro Espiritu.

– À quel point l'as-tu connu ? demanda Crites.

– Assez bien.

– Comment était-il, à l'époque ?

– Petit. Environ un mètre soixante.

– Allons, Booth.

– D'accord. Il était malin. Peut-être même très intelligent. À peu près vingt-deux ou vingt-trois ans et déjà un dur. Et relativement arrangeant – pour un mquisard.

– C'était un de ces guérilleros communistes, hein ? ceux qu'on appelait les Huks.

– Les Huks étaient surtout dans le Nord, à Luçon. Nous étions en bas, dans le Sud. Cebu et Negros. La plupart du temps, à Cebu.

– Ça voulait dire quoi, au fait, Huk ? J’oublie.

– *Hukbong bayan laban sa Hapon*, dit Stallings, content de se rappeler encore le tagalog. Ça signifie à peu près « armée populaire de lutte antijaponaise ». On abrégait en Hukbalahapa et ça s’est finalement raccourci en Huks pour que ça tienne dans les manchettes de journaux. Puis Lansdale s’est amené, dans les années cinquante, et a aidé Magsaysay à les écrabouiller. Tu te rappelles le général Lansdale, hein, le fouet de l’Orient ?

Crites négligea la question et dit :

– Maintenant ils s’intitulent la NPA – Nouvelle Armée Populaire.

– C’est pas la même bande. La plupart des Huks survivants sont devenus mercenaires et briseurs de grèves.

– Tu es sûr ?

– Bon sang, Harry, si c’étaient toujours les mêmes gars, ce seraient des guérilleros très usagés et caco-chymes qui se baladeraient dans ces montagnes en haletant.

– Mais la NPA est aussi rouge qu’une rose.

– Et alors ? fit Stallings en haussant les épaules.

– As-tu jamais parlé politique avec Espiritu ?

– J’avais dix-neuf ans. Mon boulot était de tuer des gens, pas de parler de dialectique.

– Laisse-moi te dire ce qu’Espiritu est pour la NPA, dit Crites qui tira sur son cigare, inhala une petite portion de la fumée puis la souffla intégralement (mais pas sur Stallings). C’est leur archevêque séculier. Leur grand mamamouchi. Leur oracle. Leur grand lama. Leur gardien de la flamme sacrée et

inextinguible. Certains prétendent qu'il est même allé à Moscou.

– Moscou, fit Stallings. Nom d'un petit bonhomme.

– Écoute, Booth. Si Espiritu descend du maquis et s'exile à Hong-Kong, mes amis estiment qu'il y a neuf chances sur dix pour que madame Aquino puisse passer un accord avec la NPA et rester présidente.

Stallings étudia l'expression de Harry Crites, cherchant le stratagème ou le mensonge, mais il ne vit que la conviction inattaquable et la voracité normale d'un vendeur émérite.

– Avec un ou deux ministres communistes pour faire joli, hein ?

– Et pourquoi pas, bon sang ?

– Parce qu'alors tout serait fini pour la NPA, Harry. Capitulation. Reddition. Défaite. Et pour quoi ? Pour qu'ils puissent redescendre crever de faim dans les barrios ? Ils peuvent faire ça dans la montagne. Écoute. Si la NPA passe un accord avec Aquino, ils ne gagneront rien et ils auront perdu ce qu'ils avaient de puissance. Ça ne marche pas comme ça. Pas aux Philippines. Ni en Afghanistan. Ni au Salvador ou au Liban. Ni au Pérou. Ni au Pays Basque ou en Irlande du Nord. Nulle part.

Crites éteignit son cigare dans le cendrier, prenant son temps, tapotant soigneusement jusqu'à l'extinction totale de toute étincelle. Quand il releva les yeux, il avait une expression d'où toute amitié avait disparu. Les yeux bleus s'étaient retirés et glacés et la large bouche de plaisantin était passée de la gaieté à la morosité. Stallings se rendit compte avec un léger étonnement que le salopard ne l'aimait pas – il n'était pas étonné de la chose elle-même, mais plutôt d'en être surpris.

– Ils disent que c'est toi l'expert, dit Crites sans chercher à dissimuler son incrédulité. Ils disent ça.

Tous. Mais mes amis sont prêts à parier cinq millions de dollars que tu te trompes.

– Avec cinq millions, la NPA pourrait s'acheter un sacré tas de M16 et d'AK-47 et d'Uzi, peut-être suffisamment pour ramener la loi martiale.

– Mes amis estiment que cinq millions ne suffisent qu'à acheter un seul mec.

– Et c'est qui, tes amis, bordel, Harry ?

– Des amis généreux, qui d'autre ?

– Je crois que ce sont les petits canards.

Le givre fondit soudain dans les yeux de Crites et le sourire malin réapparut :

– Les petits canards de Langley, tu veux dire ?

– Tu cacardes tout à fait comme eux, fit Stallings en hochant la tête.

– C'est pas des canards, dit Crites.

– Alors qui ?

– Suppose qu'il y ait un groupe de gens, déclara Crites avec lenteur et prudence, appelons ça un consortium, qui ait déjà investi un milliard environ aux Philippines. Et que ce consortium espère toujours faire un bénéfice sur son investissement, ou obtenir un résultat blanc, ou peut-être juste réduire un peu ses pertes. Mais pour ça, son seul espoir est un gouvernement stable.

Crites fit une pause comme s'il attendait un encouragement. Stallings lui fit un signe de tête impatienté pour qu'il continue.

– Bon. Donc, si ce consortium dépense encore cinq millions, soit peut-être un demi pour cent de ce qui est déjà englouti là-bas, eh bien, il aura une chance de s'en tirer. Voilà la chose, Booth. Toute la pièce montée. La stabilité au lieu du désordre. Quelques années de paix et de tranquillité. Et mes amis sont disposés à dépenser quelques dollars pour ça.

– Et pour acheter le principal casse-pied.

– Lui offrir une retraite dorée.

– Vous allez l'acheter, Harry, et tu veux que je porte le pognon.

– Ce n'est pas moi qui veux. C'est lui. Espiritu. Comme les neuf dixièmes de la planète, il n'a guère de confiance ni d'affection pour les Américains. On se demande pourquoi, vu qu'on est si formidables. Mais il causera avec son vieux copain du temps de la guerre. Ce qui signifie que tu seras notre garant, notre certificat, et que tu le convaincras que l'affaire est vraiment saine. Ensuite il peut prendre sa retraite à Hong-Kong, dépenser son blé et regarder les chine-toques prendre les choses en main.

– Donc il est déjà un peu partant, non ? dit Stallings. Sinon, on ne serait pas en train de causer, toi et moi.

– Il est accroché.

Il y eut un long silence pendant que Stallings traçait un soigneux quadrillage sur la nappe avec les dents de sa fourchette à dessert inutilisée. Les traits formèrent une hutte nipa des Philippines. Un sourire de triomphe imminent se forma doucement sur le visage de Harry Crites.

– Eh bien ? dit-il et il poursuivit sans attendre de réponse : tu marches, non, Booth ?

Booth Stallings leva lentement les yeux de son croquis.

– Je veux dix pour cent.

Le sourire victorieux de Crites s'évanouit et sa bouche forma un petit O choqué. Ses yeux s'élargirent sous l'effet de ce que Stallings estima être de la pure horreur. La fureur fut également indéniable dans le murmure qui suivit :

– Tu veux un demi-million de dollars ?

– Je suis l'unique source, Harry. (Stallings sourit.) Et je peux demander beaucoup.

Le silence qui suivit fut utilisé à se dévisager. Stallings avait l'air amusé ; Crites semblait assez proche de la rage. Puis cette rage, si c'était cela, disparut soudain, remplacée par ce que Stallings considéra comme une assurance inquiétante et totale. Crites saisit l'addition. Il l'examina, et quand il parla, son ton était neutre et du genre comptable :

– Tu paieras tes frais, d'accord ?

– Certes, dit Stallings.

– Alors commençons tout de suite, fit Crites qui jeta l'addition sur le croquis de la hutte nipa, sur la nappe.

* * *

Après avoir quitté la salle Montpelier, Booth Stallings ayant été délesté de cent vingt-six dollars, ils traversèrent le hall en direction de la porte donnant sur la 15^e Rue où la grande femme attendait, le pardessus en poil de chameau sur le bras gauche, tout à fait prête, de l'avis de Stallings, à bondir et tuer. Il la désigna d'un signe de tête :

– C'est pour quoi, la bonne d'enfant ?

Ils en étaient encore à quatre ou cinq mètres quand Stallings chuchota sa question et Crites ne répondit pas tout de suite. D'abord il lui fallut se retourner afin que la femme pût lui placer le pardessus sur les épaules, comme une cape.

Après quoi il dut incliner la tête pour toiser longuement Stallings. Ensuite seulement Harry Crites sourit et répondit :

– À cause des ennemis, dit-il. Bien évidemment.

Sans attendre de commentaire ni même de salutations, Crites se détourna et mit les voiles, franchissant la porte de la 15^e Rue, le pardessus en poil de chameau

déferlant autour de lui. La grande femme aux yeux vert dollar regarda Stallings, hocha pour soi comme si elle avait confirmation d'une hypothèse préexistante, fit un sourire affable, dit « Bonsoir » et sortit à la suite de Harry Crites.

À 23 h 08 ce soir-là, Booth Stallings attendait sous un vieil orme de la rue P. de Georgetown, extrémité sud, en face de la maison à deux étages, couleur vanille avec des volets noirs. Il attendit que le dernier couple d'invités eût descendu les cinq marches entourées de fer forgé et se fût dirigé vers l'ouest, vers sa voiture.

Quand les invités furent à vingt-cinq mètres, Stallings traversa, monta les marches et sonna, produisant en fait un bourdonnement sonore. Il entendit des pas sur le parquet de l'entrée derrière la porte. Le bruit de pas cessa mais la porte ne s'ouvrit pas. Stallings s'y attendait. En revanche, derrière la porte, un homme à la voix de baryton fit « Oui », parvenant à ce que ce ne fût ni une question ni une réponse.

– C'est votre beau-père, monsieur le Secrétaire, déclara Stallings à l'homme aux aguets derrière la porte, qui était ou bien second assistant du sous-secrétaire d'État, ou bien second adjoint de l'assistant au secrétariat d'État, deux titres que Stallings ne s'était jamais soucié de démêler.

– Seigneur, Booth, il est plus de onze heures, dit Neal Hineline derrière la porte toujours close. Tu es à jeun ?

– Presque.

La porte s'ouvrit et Stallings pénétra dans un hall d'entrée dont le parquet ancien grinçait élégamment. Un escalier remarquable s'incurvait en direction du premier étage. Le gendre de Stallings se tenait – ou prenait la pose – devant le pilastre de cet escalier. C'était un si bel homme que Stallings trouvait difficile de croire qu'il était aussi obtus qu'il semblait. Difficile, mais pas impossible.

Parfois il espérait que c'était entièrement feint et que, sous les cheveux blonds ondulés et derrière les yeux de chiot perplexe, se trouvait un cerveau magnifique, très occupé à former toute espèce d'élégantes manœuvres de politique étrangère. Stallings se disait quelquefois que c'était là un de ses ultimes fantasmes.

– Joanna est là à côté, déclara Hineline en désignant la double porte coulissante du salon, vieille de cent cinquante ans, et qui avait été sculptée par le même artisan que le pilastre de l'escalier.

– C'est à toi que j'ai besoin de parler, Neal.

– À moi ?

– À toi.

– Oh. Oui. Bien sûr. (La main droite de Hineline se dirigea automatiquement vers la poche intérieure de sa veste de tweed gris.) Désolé pour la fondation, Booth. Combien...

– Pas d'argent, fit Stallings en réprimant un soupir. Quelques conseils.

La main de Hineline interrompit son lent trajet en direction de la poche intérieure où se trouvait sans doute son chéquier.

– Quelques conseils, dit-il.

Stallings hocha la tête.

– Tu as vu ton monsieur Crites ? demanda Hineline. Celui qui a appelé Joanna ?

– Je l'ai vu.

– Eh bien, alors, si tu entrais un instant dire bonsoir à Joanna et puis tu viens dans mon bureau pour qu'on puisse parler.

* * *

Joanna Hineline était plus jolie que feu sa mère et, avec son mètre soixante-douze, plus grande de cinq centimètres. Mais il demeurait une ressemblance surnaturelle qui troublait toujours Stallings jusqu'au moment où sa fille ouvrait la bouche. Après ça il n'y avait plus de ressemblance du tout.

Elle se retourna, souriant – mais seulement un peu – comme Stallings entrait dans le salon qui était long et étroit et contenait beaucoup des antiquités françaises qu'elle avait commencé de collectionner après son mariage avec Neal Hineline qui lui en avait donné les moyens financiers.

Son léger sourire n'exprimait pas la bienvenue mais l'amusement, comme si une bizarrerie inattendue venait d'apparaître. C'était peut-être bien le cas, pensa Stallings. Comme toujours la ressemblance déroutante avec sa défunte femme s'évanouit quand sa fille ouvrit la bouche :

– Tu as l'air bien en train pour une statistique du chômage – ou doit-on dire maintenant un demandeur d'emploi ?

– Je ne suis ni l'un ni l'autre.

– Tu as déjà trouvé autre chose ? (Joanna Hineline exprima son incrédulité en levant le sourcil gauche à une hauteur presque stupéfiante, exactement comme faisait jadis la femme de Stallings lorsqu'elle voulait faire savoir à un interlocuteur qu'il avait dit une chose ridicule, imbécile ou niaise. Après que Stallings eut haussé les épaules et répondu que peut-être, Joanna

Hineline poursuivit.) Alors ce dîner avec ton ami a été fructueux ?

– Ce n'est pas exactement un ami.

Elle hocha la tête, comme si elle s'attendait à ça.

– Tu pourrais dire ça de presque tout le monde, non ? « Ce n'est pas exactement un ami. »

– Presque, dit Stallings.

– Eh bien, parle-moi de ton nouveau boulot. Ça paie bien ?

– Demande à Neal. Si le ministère veut que ça se répande partout, il te le dira. Mais il considérera sans doute que ce n'est pas tes affaires.

– Dans cette improbable hypothèse, il me suffira de le faire parler plus tard. Au lit.

– Ça lui plaira, déclara Stallings qui se détourna et se dirigea vers la petite pièce du rez-de-chaussée, sur les arrières, que Neal Hineline aimait appeler son bureau.

* * *

La pièce donnait au sud. Des portes-fenêtres surplombaient un jardin minuscule que la nuit rendait invisible. Mais Stallings savait qu'avec ce printemps précoce un beau buisson d'azalées pouvait y être en fleurs. Le bureau s'enorgueillissait aussi d'un mur de photos et d'un mur de livres – surtout de l'histoire, des biographies et des polémiques. Il y avait une vieille table de travail finement taillée dans du beau cerisier noir. Le meuble était en face des portes-fenêtres. Neal Hineline était assis derrière, l'air important, beau et bienfaisant.

Stallings, à présent assis dans un fauteuil club en cuir, croisa les jambes et demanda :

– Jusqu'à quel point veux-tu vraiment que je t'informe ?

Hineline fronça les sourcils, voulant avoir l'air pensif mais paraissant perplexe.

– Qu'en dis-tu, Booth ? Juste les grandes lignes, je suppose. Fais-moi juste un gros résumé et si tu te mets à dire des trucs pas propres, je t'interromps.

Il fallut moins d'une minute à Stallings pour résumer l'offre de Harry Crites. Hineline écouta soigneusement sans l'interrompre. Puis il fit la moue, réussissant à paraître sagace.

– Oui, eh bien, je ne vois rien d'embêtant pour nous là-dedans. Des personnes privées, des citoyens américains, veulent faire un cadeau à une personne privée, un citoyen d'un autre pays, à condition qu'elle accepte le cadeau dans un troisième pays – bien que Hong-Kong soit encore une colonie de la couronne et pas vraiment un pays, je crois, non ?

Stallings soupira.

– C'est de la corruption, Neal, et je vais porter le paquet.

Hineline réfuta l'accusation avec un petit sourire.

– Tu vas apporter le cadeau, en fait. (Il se détourna pour contempler sa muraille de livres et posa la question suivante sans regarder Stallings et sur un ton délibérément léger.) Combien te paie-t-on, Booth, si ce n'est pas indiscret ?

– Je ne sais pas si c'est indiscret ou non mais c'est cinq cent mille.

– Bon Dieu ! fit Hineline, la bouche entrouverte d'un centimètre par le choc. Tout ça ! ?

Stallings sourit.

– Je suis l'unique source.

– Mais tu les déclareras – je veux dire aux impôts ?

– Jusqu'au dernier centime.

– Alors je ne vois pas de problème. Rien d'insurmontable, en tout cas.